

Rumeurs, fausses idées et anecdotes...

Une guerre moderne...

Lorsqu'on emploie ce mot, bien souvent on pense aux avancées technologiques dans le domaine de l'armement. En effet le champ de bataille a vu l'apparition de la mitrailleuse faucheuse d'hommes, l'emploi de l'artillerie à grande échelle et de l'aviation. Pourtant toutes ces innovations n'en sont pas vraiment. La mitrailleuse a déjà été employée aux USA 30 ans auparavant lors de la guerre de sécession, l'artillerie est la reine du champ de bataille depuis Napoléon 1^{er} et prendre de la hauteur pour observer et renseigner sur les mouvements de troupe existe depuis la guerre de 1870. Plus que des innovations, il s'agit donc plutôt d'améliorations. En revanche, s'il y a un domaine qui a rendu ce conflit moderne, c'est celui de la communication et de l'information. Pour la première fois sur un champ de bataille, on vit des soldats munis de caméras et d'appareils photo filmer et rapporter de manière organisée ce qu'est la guerre.

Les combats ne se passent plus uniquement sur le front, désormais ils arrivent dans les salles de cinéma à l'arrière, et les civils jusqu'à présent épargnés sont confrontés à cette réalité. Pour la première fois, des civils voient et vivent le quotidien des combattants. Pourtant, il s'agit non seulement de contrôler tout ce qui vient du front en terme d'information, le service de censure est très efficace, mais également de vendre cette guerre et entretenir la ferveur patriotique. L'arrière doit tenir si on veut que les soldats fassent leur devoir. Le travail du service cinématographique de l'Armée n'est donc pas tant de rapporter la vérité ou de fixer les combats pour la postérité, que de parvenir à maintenir une image fraîche et joyeuse d'une guerre qui ne cesse de s'éterniser et consommatrice en vies humaines. Tout est bon pour entretenir ce mythe et assurer de l'imminence de la victoire. On filme la montée au front de troupes fraîches, moins souvent la redescente des premières lignes. Les seuls cadavres visibles sont allemands ou civils. Les premiers sont là pour rassurer et les seconds pour convaincre, si besoin était, de la barbarie de l'ennemi. Il n'est pas question de montrer les morts français : qui voudrait reconnaître un père, un fils, un frère sur ces images en noir et blanc. Mais avec l'information arrivent également la désinformation et la propagande et son cortège de légendes. Ces histoires ont souvent eu la vocation de galvaniser les foules ou servir des causes. Aujourd'hui encore nos manuels d'histoire sont truffés de ces légendes, approximations et contre-vérités. Alors que nous commémorons le centenaire de la déclaration de la guerre de 14/18, il est donc intéressant d'en démonter quelques-unes et contribuer ainsi à une certaine réhabilitation de l'histoire.



Photographie Pierre LE DESCHAULT DE MONREDON

Le Poilu

La plus courante de ces légendes que l'on retrouve toujours dans nos manuels d'histoire est l'origine même du surnom de « Poilu » donné à nos soldats. L'explication la plus répandue est qu'ils ne se lavaient pas, ni ne se rasaient lorsqu'ils étaient en première ligne. Il s'agit évidemment d'un contre-sens. Le Poilu, comme tout soldat, attachait une importance à son hygiène corporelle. Les « totos », ces animaux de compagnie forts désagréables, proliféraient en masse et se laver était l'occasion de s'en débarrasser quelque peu. Il s'agit bien d'un luxe dont ces braves ne se privaient pas. De même, une certaine hygiène était la garantie de minimiser les risques d'une gangrène lorsqu'on était blessé. Enfin la toilette du soldat est inscrite dans le règlement militaire et on ne plaisante pas avec cela. Le surnom de « Poilu » évoque tout simplement des gens courageux. A l'époque, le poil était synonyme de virilité. Avoir du poil, être poilu, était la marque d'un fort taux de testostérone auquel était associé le courage. Cette déformation est apparue dans les années trente, à une époque où la guerre était dénigrée.

La barbarie allemande

Une des grandes légendes qui a alimenté la 1^{ère} Guerre Mondiale est la barbarie allemande. Effectivement, des exactions ont été commises à l'encontre des populations civiles, des otages ont été fusillés, des maisons brûlées et des viols perpétrés. Cependant, et sans minimiser la chose, ce ne sont là que les lots quotidiens de la guerre en général, qui se pratiquent malheureusement encore de nos jours, même de la part de nations dites civilisées.

La barbarie dont il est question ici est tout autre : *les allemands coupaient les mains et bras des femmes et des enfants qui avaient le malheur de croiser leur route.*

Cette histoire a été amplement relayée par les services de propagande qui n'ont eu de cesse d'amplifier la chose afin d'entretenir un sentiment de terreur et de haine à l'égard du boche parmi les civils. Mais d'où vient celle-ci ?

Pour partie, de l'imagination fertile de nos officiers du renseignement, mais également d'un bouche à oreille qui circulait parmi les combattants après la découverte d'une baïonnette particulière chez des soldats allemands. La baïonnette à dents de scie !!



Très vite, l'idée a circulé que, dans un souci de provoquer des blessures atroces et afin de mutiler leurs prisonniers, l'ennemi avait équipé leurs troupes de ce type d'arme. Le ressentiment était si nourri que des Français se sont livrés à des crimes de guerre en exécutant simplement les propriétaires de ces baïonnettes ! A tel point que la consigne qui a circulé chez les troupes ainsi équipées fut de meuler les dents de scie afin de garantir aux soldats une sécurité en cas de capture.

Evidemment tout ceci ne s'est pas produit. Les baïonnettes incriminées étaient en fait distribuées aux troupes du génie et avaient une fonction d'outil puisqu'elles servaient à couper et élaguer les arbres nécessaires à la fabrication des abris ou des ponts par exemple. D'ailleurs, il est à noter que ce type d'arme-outil se retrouvait dans la pacifique armée suisse neutre dans ce conflit et le suivant.

Malgré tout, il y a bien eu des mutilations volontaires à l'encontre des combattants mais elles sont le fait de cas isolés et bien souvent du côté français.



L'affaire qui fit le plus de bruit fut, sans conteste, celle des oreilles coupées.

Des soldats français se sont livrés à ce macabre rituel après avoir fait le coup de feu contre une patrouille allemande. Ils ont ramené ces trophées dans leurs lignes pour montrer leur valeur au combat. Tout aurait pu en rester là si les victimes n'avaient pas été des infirmiers, entraînant ainsi les protestations du haut commandement allemand. L'affaire prit une telle ampleur que le chef de section français se constitua lui-même prisonnier afin de présenter ses excuses, et assurer les Allemands que des sanctions seraient prises. Ramené dans ses lignes, ce sous-lieutenant manqua d'y laisser la vie en passant devant un conseil de guerre pour intelligence avec l'ennemi !

D'autres faits similaires sont rapportés dans les journaux de marche de différents régiments. Néanmoins, cela concernait essentiellement les troupes indigènes qui accordaient une valeur presque mystique aux trophées humains.

Faut-il leur jeter la pierre ? Après tout, couper une tête ou rapporter un casque prélevé sur un cadavre encore chaud, n'est-ce pas la même chose au point de vue du symbole ?

La tranchée des baïonnettes

Le symbole, voilà un terme qui justifie à lui seul quelques entorses avec la vérité. C'est bien ce qu'il s'est produit avec la fameuse tranchée des baïonnettes.

Si vous allez à Verdun vous trouverez un monument rendant hommage à 57 soldats du 137^{ème} RI enterrés vivants dans leur tranchée par l'explosion d'un gros obus à proximité. C'est pour cela qu'on peut voir émerger du sol un alignement de baïonnettes, sous chaque arme repose un soldat debout figé dans l'éternité...

En janvier 1919, le colonel Collet, chef du 137^{ème} R.I, vint visiter les lieux où avait combattu l'unité en juin 1916. Il constata avec surprise que des fusils émergeaient du sol. Plus tard, à cet endroit, il fit ériger un petit monument commémoratif. La presse s'empara de cette affaire et elle lui donna une dimension patriotique telle qu'elle émut l'opinion et les pouvoirs publics. L'idée que des défenseurs de Verdun puissent reposer là, debout, l'arme à la main, face à l'ennemi, ensevelis vivants par le bombardement, enflamma les esprits. Au moment des travaux, les corps furent relevés et on put constater qu'ils étaient tous couchés. Les morts identifiés furent enterrés dans le cimetière militaire de Fleury ou restitués à leur famille. Sept inconnus furent ré-inhumés, couchés dans la « tranchée » et les fusils replacés en guise de décor. Ce sillon n'avait pas de nom puisqu'il s'agissait d'une position de défense improvisée au hasard du combat. Les journalistes d'après-guerre baptisèrent l'endroit « tranchée des fusils » puis « tranchée des baïonnettes ». La découverte des corps tous allongés sans armes à la main n'empêchèrent pas les constructeurs d'inscrire dans le béton, au fronton de l'entrée du monument " A la mémoire des soldats français qui dorment debout le fusil en main dans cette tranchée ..."



Les soldats du 137^e RI qui y sont morts, l'ont été au cours d'un bombardement et ont été effectivement couchés au fond d'une tranchée.

Les Allemands jetèrent là des corps de Français, en plus de ceux des quelques défenseurs, les recouvrirent de terre, les enterrant avec des fusils dépassant du sol pour repérer ainsi cette sorte de fosse commune. Cette pratique n'était pas si rare que cela.

Ainsi, au Bois Sabot, en Champagne, il existait une fosse commune également indiquée par des fusils sortant de terre, qui n'eut pas la notoriété de celle de Verdun. La légende a fait le reste et, autour de celle-ci, ont fleuri les discours contre la barbarie de la guerre et les hécatombes qu'elle a engendrées.

Le conflit le plus meurtrier

Dans l'imaginaire collectif, la Première Guerre Mondiale reste une hécatombe sans nom avec un nombre de pertes humaines sans commune mesure. Il faut cependant nuancer la chose.

En effet, les batailles ont été moins coûteuses en hommes que celles menées par Napoléon 1^{er} ! Le taux de perte journalier est plus important durant les trois jours de la bataille de Leipzig (140000 tués) ou de Borodino (30% des effectifs engagés) que durant toutes les autres batailles que nous avons connues jusqu'à aujourd'hui, y compris Verdun et Stalingrad. Il n'est pas question de minimiser l'importance de ce conflit, mais ce qui le caractérise, c'est avant tout la rupture avec les précédents.

Jusqu'alors, les soldats combattaient mais avaient la possibilité de rentrer chez eux et de reprendre une vie sociale avant de retourner sous les drapeaux. Les soldats marchaient beaucoup, se reposaient et parfois se battaient. De plus, les guerres napoléoniennes se sont étalées sur douze ans de manière discontinue, la 1^{ère} Guerre Mondiale a été une longue bataille de quasiment cinq ans sans interruption. Les soldats sont restés durant tout ce temps mobilisés et au front. Les pertes sont quotidiennes même sans combats, l'ennemi fait face en permanence et la situation de guerre est constante. Les transports modernes ont favorisé une alimentation régulière du front et un rétrécissement des distances. Tout le pays connaît désormais la guerre et ses conséquences.

En outre, nous n'avions pas connu de conflit aussi destructeur. Il ne faut pas oublier qu'au-delà des morts et des blessés, ce sont des régions entières qui ont été dévastées et rendues stériles pour certaines. De nos jours encore, il existe des zones rouges qui sont tellement polluées par les obus et autres engins explosifs, qu'il est impossible d'y faire le moindre travail et qui sont, soit utilisées par

les militaires, soit interdites au public. Il existe également nombre de villages détruits qui n'ont jamais été reconstruits après-guerre. La ligne de front s'est en effet essentiellement stabilisée sur le territoire français. Il n'est donc pas étonnant que cette guerre soit vécue comme un traumatisme profond et durable. A cela, il faut rajouter celui subi par les combattants qui ont été complètement déshumanisés dans ce conflit qui a vu l'avènement des grandes industries de l'armement et de leur production de masse. Les précédents conflits donnaient la part belle à l'infanterie et 70 à 80% des pertes étaient dues aux armes individuelles. Ce pourcentage est devenu celui des pertes causées par l'artillerie. Le combattant est devenu le gardien de la tranchée et se fait



Photographie Pierre LE DESCHAULT DE MONREDON

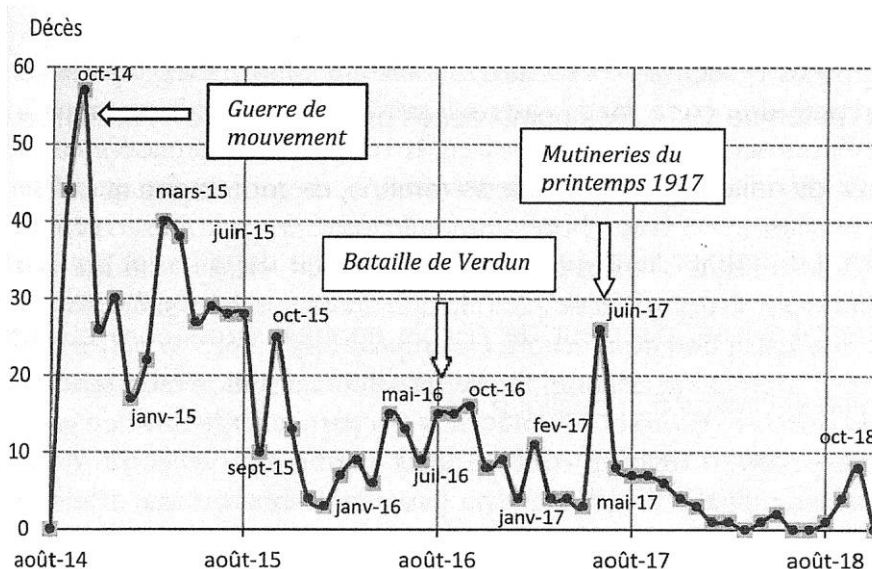
matraquer par des pluies d'obus, il n'a rien d'autre à faire que se terrer et attendre que l'orage passe. Il ne voit plus qui le tue et la mort arrive sans prévenir, invisible et hasardeuse. Un fort sentiment d'impuissance voit le jour chez les soldats qui perdent toute notion d'héroïsme et le seul courage consiste à se cacher au fond d'un trou pour survivre.

En définitive, plus que le nombre de tués et de blessés, ce qui caractérise cette guerre est la négation de l'être humain au profit de ce qu'on a voulu être la destruction de masse.

Les fusillés pour l'exemple

Le rapport de l'historien Antoine Prost, récemment remis au Président de la République, aborde ce sujet de façon très complète.

Dans une guerre qui tue plus de 900 soldats par jour, en 1561 jours de guerre, il y a eu un peu plus de 600 soldats exécutés, soit moins d'un jour de guerre ! Parmi ces hommes, se trouvent des criminels de droit commun, violeurs, pilliers, rançonneurs... Les véritables « fusillés pour l'exemple » sont moins d'une soixantaine, soit, pour rester dans le même comparatif, l'équivalent d'une heure de guerre !



Nombre mensuel de soldats exécutés pendant la guerre de 1914-1918 dans l'armée française (Extrait de l'ouvrage de Frédéric Mathieu, *14-18, les fusillés*, Paris, Editions Sébirot, 2013, page 809).

Il faut comprendre que ces condamnations ont été prononcées dans un contexte où l'unité nationale était une priorité absolue. Il ne pouvait être question de laisser fléchir les armées et remettre en cause une guerre « patriotique et juste ». La réhabilitation de ces condamnés est aujourd'hui envisagée mais, comme le précise ce rapport, doit être traitée au cas par cas puisque, bien évidemment, il ne peut être question de réhabiliter des criminels.

Les mutineries

Il n'y a pas eu de véritables mutineries. Il s'agit d'un terme abusivement employé. Il serait plus judicieux de parler de mouvements, de soulèvements. Il y en a eu 112, répartis sur 78 divisions.

Lors d'une mutinerie, les officiers sont pris à partie par la troupe, emprisonnés, voire exécutés.

Dans les événements dont il est question ici, on ne déplore que le cas d'un général dont les étoiles ont été arrachées et de quelques officiers qui ont été molestés.

On ne peut donc pas considérer qu'il s'agisse de mutineries. Pour preuve, au 18^{ème} Régiment d'Infanterie de Pau, le colonel DECHERF est intervenu personnellement au milieu de ses hommes pour tenter de les raisonner.

Que s'est-il donc passé ?

Le général Nivelle succède au général Joffre en décembre 1916. Le gouvernement et l'Assemblée Nationale lui ont confié la mission d'une offensive de grande ampleur à la fois entre Soissons et Reims par les troupes françaises et entre Vimy et Soissons par les troupes britanniques, visant à reconquérir les plateaux de Californie et de Craonne, cette zone étant un véritable verrou pour les offensives futures sur la région de Reims.

La dimension de cette attaque est d'une telle envergure, trop de personnes en connaissant les éléments pourtant tenus secrets, que les Allemands anticipent les plans de Nivelle et se replient du 15 au 19 mars 1917 sur la ligne Hindenburg, réduisant leur front de 70 km et économisant ainsi de nombreuses divisions.

L'offensive massive sur le Chemin des Dames est lancée le 16 avril. Elle est suspendue le 20 au profit d'offensives partielles.

Les 4 et 5 mai, le 18^{ème} RI de Pau et le 34^{ème} RI de Mont de Marsan, se lancent à l'attaque du village de Craonne. Le plateau de Californie est pris mais les soldats ne peuvent déboucher sur l'Ailette. Les pertes s'élèvent à 800 hommes pour le 18^{ème} RI et plus de 1100 hommes pour le 34^{ème} RI, auxquelles il faut ajouter les milliers d'autres tués issus des autres régiments engagés (en deux mois, les pertes sont estimées à 200 000 hommes côté français).

La troupe est fatiguée par l'énorme effort fourni et est envoyée au repos à l'arrière.

Dans le cas du 18^{ème} R.I., on lui accorde comme récompense une citation à l'ordre de l'armée et, pour la première série de permissions, un taux de 25 %. Mais par contre, pour les deux autres séries, on tombe à 13 et 9 %. Des désillusions se créent.

Dans la soirée du 27 mai, l'ordre arrive de remonter en première ligne...

Parallèlement, à l'arrière, naissent des mouvements sociaux, encouragés par l'exemple de la révolution bolchévique. Ces idées sociales sont relayées par les soldats permissionnaires revenant au front...

L'accumulation de ces éléments a engendré quelques mouvements où les hommes ont refusé de remonter en première ligne. Il s'agit d'épisodes circonscrits, mettant en cause de petits groupes de soldats, la grande majorité des régiments n'ayant pas connu ces agitations.

Après l'échec de l'offensive du Chemin des Dames, le général Nivelle et son second, le général Mangin sont limogés et remplacés par le général Pétain comme général en chef des armées. Celui-ci parvient à calmer ces rébellions en adoptant une stratégie moins offensive que son prédécesseur afin de limiter les pertes en hommes. Il prend également plusieurs mesures visant à améliorer le sort des Poilus, concernant entre autres les cantonnements, la nourriture, les tours de permissions...

Des condamnations furent prononcées par les Conseils de Guerre avec une échelle de peines plus ou moins lourdes. Selon les études menées, on estime que seules 26 condamnations à mort ont été effectives, liées à ces événements. Elles font partie de la soixantaine de « fusillés pour l'exemple » évoqués plus haut.

La fraternisation

Les Français n'ont jamais accepté l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par la Prusse en 1870. Durant toute la Troisième République, il existait des « bataillons scolaires » dans lesquels on apprenait aux enfants à se servir d'une arme et, d'une certaine façon, à se préparer à la guerre. Il y a donc eu un conditionnement des esprits durant trente ans pour reprendre ces territoires à l'Allemagne.

Dans cette situation, la fraternisation s'est faite de façon très sporadique. Les seuls cas qui ont été répertoriés sont ceux de Noël 1914 sur les champs de batailles germano-anglais.

Sans aller jusqu'à la fraternisation, il y a eu néanmoins la reconnaissance de la souffrance du soldat dans la tranchée en vis-à-vis, aussi mal loti que du côté français. Nos Poilus savaient ce qu'ils enduraient et n'avaient aucune peine à imaginer la vie de leurs adversaires.

Toutefois, lors des assauts, il n'était pas question de faire du sentimentalisme... Les corps à corps au couteau de boucher ou à la baïonnette étaient bien loin des mythiques scènes de fraternisation qui ont été colportées pour rendre cette guerre un peu plus humaine.

Les attaques chimiques

Les Allemands ont eu la primeur des offensives chimiques mais les autres camps n'étaient pas en reste, et chacun possédait son arsenal d'obus ou de gaz.

L'armée allemande a été équipée très tôt de masques à gaz performants. Il faut attendre 1917 pour que le soldat français dispose d'un masque à cartouche de charbon du même type que ce que nous connaissons aujourd'hui.

Jusqu'alors, il s'agissait de simples lunettes complétées d'un tampon filtrant posé sur le visage. Au tout début, on demandait même au soldat d'uriner sur leurs tampons pour neutraliser certains gaz grâce à l'ammoniaque contenue dans l'urine !

Il faut toutefois avoir à l'esprit qu'il s'agit d'une arme assez aléatoire puisque soumise aux effets du vent... Aussi, beaucoup des gaz utilisés étaient de type suffocant et lacrymogène, les gaz mortels ou incapacitants n'ont été employés que dans une moindre mesure.

La Victoire

La fin de la guerre n'a jamais été une véritable victoire. En premier lieu, il s'agit d'un armistice, un cessez-le-feu. Les hostilités ont ensuite cessé, non pas faute de combattants ou de moyens, mais pour des raisons économiques et politiques. L'Allemagne a vaincu sur le front de l'est grâce à la révolution bolchévique qui a amené les Russes à la signature d'une paix séparée. Toutes les divisions ont pu ainsi être rapatriées sur le front ouest, permettant d'équilibrer les forces. La puissance militaire allemande est donc considérable et toujours à même de poursuivre le combat. Le front se maintient et les combats se déroulent toujours sur le sol français. Il n'y a donc, militairement parlant, aucune raison de réclamer la paix.

Cet armistice est, en fait, la conséquence d'une situation intérieure plus que délitée.

Les Allemands récoltent, pour ainsi dire, ce qu'ils ont semé chez leurs voisins. La révolution russe est contagieuse et, favorisée par le blocus et les restrictions, elle commence à germer un peu partout en Allemagne. Elle rencontre un écho favorable dans ce pays qui ne connaît pas les destructions de la guerre et dont le nationalisme commence à s'essouffler. Les politiques allemands, pressés par les agitations internes, préfèrent donc envisager une issue à ce conflit qu'ils savent ne pas pouvoir gagner depuis l'arrivée des Américains et des chars. La signature d'un armistice paraît donc être la solution la plus honorable pour mettre un terme à ce conflit européen, parti pour s'éterniser. C'est dans cet état d'esprit qu'ils arrivent à la table des négociations, sans se douter qu'ils mettent les pieds dans un véritable traquenard qui prendra la forme du traité de Versailles en 1919. Les termes de ce traité imposent des sanctions très lourdes à l'Allemagne, qui se traduisent entre autres par la perte de son empire colonial, de 15% de son territoire national au profit de la France, de la Belgique, de la Pologne et du Danemark, de la limitation de son armée à 100000 hommes et une compensation pécuniaire de 132 milliards de Marks/or à verser.

Ces sanctions sont certainement méritées, mais les Allemands ne sont pas dans les conditions pour les recevoir.

D'où le qualificatif employé à l'égard de ce traité qui prend le nom de « diktat » et l'idée d'un coup de couteau dans le dos infligé par les politiques au peuple allemand.

Tout ceci fera le lit des extrémistes qui instrumentaliseront la reddition et les conditions imposées pour accéder au pouvoir quelques années plus tard et amener l'Europe et le Monde dans une nouvelle guerre.

Le saviez-vous ?

Le premier soldat mort pour la France est le caporal André PEUGEOT. Côté allemand, il s'agit du lieutenant Camille MEYER. Tous deux sont tués à Joncherey, au sud de Belfort, le 2 août 1914.

L'armée d'Orient se constitue après l'évacuation des Dardanelles. Trois généraux français se succèdent à sa tête : SARRAIL, GUILLAUMAT et FRANCHEY D'ESPEREY. Elle comprend en juin 1918 plus de 600 000 soldats français, britanniques, serbes, grecs, Italiens et russes qui combattent dans des conditions extrêmes de dénuement.

En 1916, l'impôt sur le revenu est généralisé pour soutenir l'effort de guerre et l'heure d'été est créée afin de réaliser des économies d'énergie.

Le Chemin des Dames s'étire sur une crête de trente kilomètres séparant les vallées de l'Ailette et de l'Aisne. Il doit son nom aux filles de Louis XV, Mesdames, qui l'empruntaient pour se promener.

Le cessez-le-feu est sonné par le caporal-clairon Pierre SEILIER la onzième heure du onzième jour du onzième mois de l'année 1918.

Sur la base des quatorze points du président américain Wilson, le Traité de Versailles crée la Société des Nations (SDN) afin de préserver la paix internationale. Faute de réels pouvoirs, son action est symbolique. La SDN sera remplacée par l'Organisation des Nations Unies (ONU) après la Seconde Guerre Mondiale.

La France recrute des travailleurs étrangers hors de son Empire. Ainsi, près de 40 000 Chinois sont appelés dès 1915 pour travailler

dans les usines françaises.

Le « rata » est une sorte de ragoût avec du riz, des pommes de terre et des haricots. Le « canon à rata » ou la « mitrailleuse à haricots » désigne la cuisine roulante, le « singe » les conserves de bœuf, « l'ours » les conserves de porc, le « jus » le café et le « pinard » le vin.

Les sous-marins (U-boot, abréviation de Unterseebooten), arme d'élite développée par l'Allemagne pendant le conflit pour lutter contre le blocus maritime, jouent un rôle capital dans la stratégie en modifiant la guerre navale mais aussi le commerce maritime.

Dans les cas les plus graves de blessures de la face, les chirurgiens font appel à un artiste qui, à partir d'une photographie du blessé, fabrique un masque que le mutilé porte en permanence. Plus que toute autre blessure, celle du visage est la marque indélébile de l'horreur de cette guerre.

Les mouvements de peinture cubiste et fauviste inspirent les hommes affectés au service du camouflage créé dès 1915. Ce service est chargé d'inventer des leurres (armes factices par exemple) afin de tromper l'ennemi. La couleur des uniformes et des tanks leur est également suggérée par les tons de la nature.

Révolté par la propagande et la censure, les pacifistes Maurice et Jeanne MARECHAL fondent le journal satirique « le canard enchaîné » le 10 septembre 1915. Le journal existe encore aujourd'hui.

Quatre albums retracent les aventures de Bécassine, petite paysanne bretonne, pendant la guerre. Malgré son esprit cocardier et son respect pour les militaires, Bécassine ne tarde pas à constater les ravages de la guerre sur les enfants et les femmes.

Dans l'immédiat après-guerre, Allemandes, Autrichiennes, Hongroises, Anglaises, Belges et Américaines notamment obtiennent le droit de vote. Les Françaises devront attendre 1944.

La France reçoit également des réfugiés étrangers. Les plus nombreux sont les 325 000 Belges, dont le gouvernement s'est installé au Havre. 17 000 Serbes trouvent également refuge en Corse.



Une famille belge trouva refuge à Saugnac et Cambran chez Mr CASEN, à Laudebaigt.



Le 10 novembre 1920, Auguste THIN, fils d'un combattant Mort pour la France, est choisi pour désigner « le Soldat Inconnu ». Il dépose un bouquet sur l'un des huit cercueils de soldats français non identifiés à la citadelle de Verdun. Ce cercueil est inhumé sous l'Arc de Triomphe à Paris, où chacun peut venir se recueillir. Depuis, sans interruption, une cérémonie de ravivage de la Flamme est organisée tous les soirs à 18 h 30.